

A POURCEAU POURCEAU ET DEMI



(DANS LES CHARS.)

L'hon. M. Serlapogne lit tranquillement son journal.

Quand monsieur d'Ouvregousset entre dans le char.

— Tonnerre ! s'écrie M. d'Ouvregousset, en ramassant un vingt piastres d'or, les fonds ne sont pas rares par ici.

M. de Serlapogne. — Je vous dis qu'il est tombé de ma poche.

M. d'Ouvregousset. — Qu'est-ce que j'en sais ? Tenez, divisons. Donnez-moi dix piastres et je vous remets la pièce.

Juste au moment où les \$10 en bon argent de M. Serlapogne tombent dans la poche de M. d'Ouvregousset, ce dernier est obligé de descendre

Trois secondes plus tard, M. de Serlapogne découvre que son vingt piastres d'or est un jeton de cuivre pour jouer au poker. coûte que coûte, sur la Place Jacques-Cartier.

LES SOURIS

LÉGENDE ALLEMANDE

(Suite.)

Les brigands, plongés dans les jouissances du présent, ne songeaient pas à l'avenir. Leur chef, dont à présent ils exaltaient la merveilleuse idée, leur donnait l'exemple de la prodigalité la plus folle.

Seuls, les habitants de Coblenz s'indignaient et murmuraient ; l'évêque intriguait de leur désespoir, et les traitait plus durement que jamais conquérant de l'antiquité n'avait traité peuple vaincu.

Une fois ou deux, la population essaya de se soulever ; elle fut écrasée par la force ; le sang coula à flots, et des gibets dressés sur toutes les places lui apprirent qu'il n'y aurait pour elle ni pitié ni merci.

On eût dit que ces révoltes réjouissaient le tyran ; il les excitait par ses cruautés et par ses railleries, accablait d'impôts les malheureux, ravageait leurs champs par plaisir, assommait les paysans qui essayaient de défendre leurs moissons contre l'invasion des chasseurs, insultait les femmes, et enlevait les filles, pour repeupler, disait-il, ses monastères et réveiller la foi endormie.

Pour comble de maux, la guerre se ralluma avec fureur entre plusieurs seigneurs, et l'un d'eux vint porter ses ravages jusqu'aux portes de la ville. Otto comprit le danger, et voulut marcher avec ses soldats contre les agresseurs, mais les brigands, amolis par leurs débauches, refusèrent de le suivre, et la guerre continuant, la famine ne tarda pas à se faire sentir dans Coblenz.

Bientôt elle devint affreuse, si affreuse qu'après avoir dévoré les chiens et les chats, les infortunés habitants mouraient chaque jour par centaines, et que leurs cadavres, pourrissant dans les rues, remplissaient la ville d'exhalaisons tellement infectes qu'une invasion de la peste parut inévitable.

Menacé à la fois par la guerre, la famine et la peste, Otto, qui ne se souciait nullement d'exposer sa vie pour celle de ses ouailles, sortit de nuit de son palais et, accompagné de trente brigands bien armés, se retira, en attendant des temps meilleurs, à Bacherach sur les bords du Rhin.

Bacherach avait une église et un couvent qui, grâce à leur éloignement de la ville épiscopale, n'avaient pas encore été pillés.

L'évêque et ses compagnons n'en firent qu'une bouchée, en moins d'un mois, or, argent, provisions de toute sorte étaient épuisés.

Mais cette fois, instruit par l'expérience, l'ancien capitaine de brigands avait pris ses précautions. Un peu au-dessous de Bacherach, il avait remarqué, au milieu du fleuve, un îlot solitaire,

sentinelle avancée du petit archipel qui, de Bingen jusqu'à Mayence, semble comme une noire flottille voguer sur la surface du Rhin.

Par ordre de leur terrible suzerain, une légion de tailleurs de pierres, dirigée par un habile architecte appelé de Coblenz, travaillait à couper et à parer des blocs pris dans les rochers qui bordent le fleuve.

Pendant ce temps, des maçons creusaient dans le roc de l'îlot les fondations d'une chapelle que devait dédier l'évêque à la patronne des matelots. C'était une œuvre pie, la première qu'eût faite le brigand, et, dans l'espoir qu'elle amènerait sa conversion, les bonnes âmes avaient, malgré la dureté des temps, tenu à y contribuer.

Des bateliers s'étaient offerts pour transporter les pierres gratis ; Otto avait daigné accepter.

Bientôt la chapelle sortit de terre. Elle était circulaire, mais, comme il peut y avoir des chapelles de toute les formes, personne ne s'en étonna.

Ce qui surprit davantage, ce fut de voir l'édifice grandir sans s'ajourer autrement que par des meurtrières.

Les moins crédules soupçonnèrent que l'oratoire pourrait bien n'être autre chose qu'une tour pour le péage, et cette idée leur sourit peu, car les péages étaient déjà fort nombreux.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, il n'en est plus de même. Nous payons un peu, pour ne pas dire beaucoup plus qu'alors, mais la tour du péage s'appelle bureau d'octroi, ce qui est bien consolant pour les contribuables.

Sa Grandeur, Monseigneur Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen, auquel une députation se hasarda à faire part de ses craintes, jura par son baptême que cette crainte était chimérique : il ajouta même avec une légère animation, qu'elle était injurieuse pour son honneur et sa loyauté bien connus et que, par sa barbe et les cornes du diable, si quelqu'un continuait à lui rompre les oreilles, il le ferait pendre haut et court ou jeter au Rhin comme un chien galeux.

La députation salua profondément, en remerciant Sa Grandeur de la bienveillance avec laquelle elle avait daigné l'accueillir, et se retira avec les démonstrations de la plus respectueuse confiance.

Quand l'oratoire fut terminé, que les serruriers y eurent adapté une solide porte en chêne doublée de fer, que d'épaisses grilles se cramponnèrent à chaque meurtrière avec leurs griffes de fer que les créneaux décapèrent sur le ciel leurs silhouettes tailladées, que tout en un mot fut terminé, Otto qui, ce jour-là, était de bonne humeur, déclara à ses compagnons qu'il allait pourvoir le pieux édifice des objets nécessaires au service du culte.

Quatre grands bateaux furent occupés à cette intention pour y transporter un assortiment com-

plet de lances, d'épées, d'arbalètes avec leurs carreaux, en un mot, tout le mobilier d'une place de guerre.

Ce fut le premier convoi.

Le second se composa de tables, d'escabeaux, de coupes, de cruches au large ventre, d'étoffes précieuses pour tapisser la salle du festin, de broches, de lardoires, de couteaux, de toute une batterie de cuisine destinée à préparer un repas et d'instruments de musique pour l'égayer.

Cela fait, Otto convoqua ses compagnons et tint avec eux un conseil secret, à la suite duquel la troupe entière quitta la ville.

On crut qu'elle allait marcher contre l'ennemi, les sujets dévonés de l'évêque Otto firent les vœux les plus sincères pour qu'elle fut exterminée jusqu'au dernier homme, afin que la contrée fut enfin débarrassée de cette engeance maudite.

Deux jours s'écoulèrent sans que les brigands reparussent, et déjà malgré la famine qui les tourmentait, les fidèles Bacherachais commençaient à remercier le ciel, quand, sur la route d'Obervesel, ils aperçurent la troupe au grand complet revenant d'expédition et poussant devant elle des bœufs, des moutons et des chariots de grains, résultat obtenu, non par une victoire, mais par le pillage barbare de toute la contrée.

La nuit tout entière se passa à égorger, dépecer et saler les animaux, à charger viandes et grains sur les bateaux avec des muids de bière et de vin, puis, ce travail achevé et pour récompenser les habitants de leur concours forcé, Otto leur imposa une contribution de guerre payable en nature et dans l'espace de deux heures.

Et comme les malheureux, contraints d'apporter le peu de vivres qui leur restaient, versaient des larmes et suppliaient leur farouche évêque de leur abandonner une partie des grains nécessaires à leur subsistance, il se mit à les railler, en disant que ces grains et ces farines étaient trop précieux pour qu'il consentît à les laisser exposer aux dents des rats qui fourmillaient dans la ville.

— Puissent les souris te manger toi-même, homme sans cœur ! s'écria une pauvre mère dont un soldat venait d'enlever le dernier pain.

Le capitaine tenait son épée à la main ; l'arme siffla dans les airs, atteignant l'imprudente femme en pleine poitrine et la traversa de part en part.

— Si vos souris aiment la chair humaine, portez-leur donc cela, rugit-il, en appuyant son pied sur le cadavre pour en retirer son épée fumant.

Puis, sans plus se soucier des malheureux habitants, il sauta dans un bateau suivi de ses compagnons, et poussant au large, se dirigea vers la tour pour y attendre dans l'abondance et les plaisirs la fin de la disette.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Otto, quand, réduits à la dernière misère et décimés par la plus horrible famine, les derniers d'entre les habitants de la ville, hâves, défaits, les